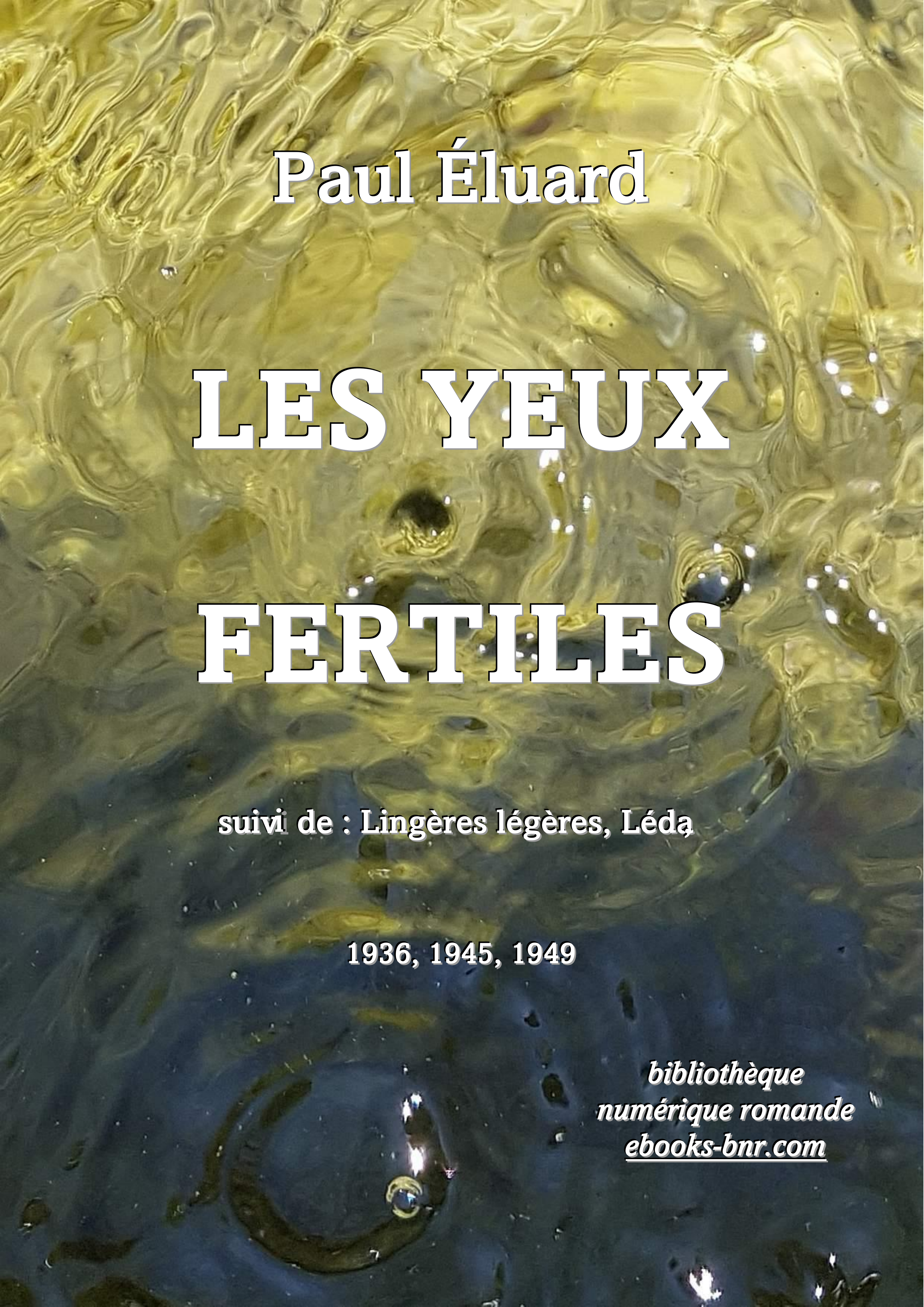

Paul Éluard

LES YEUX FERTILES

suivi de : Lingères légères, Léda

1936, 1945, 1949

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

LES YEUX FERTILES

(1936)

[ON NE PEUT ME CONNAÎTRE]

On ne peut me connaître
Mieux que tu me connais

Tes yeux dans lesquels nous dormons
Tous les deux
Ont fait à mes lumières d'homme
Un sort meilleur qu'aux nuits du monde

Tes yeux dans lesquels je voyage
Ont donné aux gestes des routes
Un sens détaché de la terre

Dans tes yeux ceux qui nous révèlent
Notre solitude infinie
Ne sont plus ce qu'ils croyaient être

On ne peut te connaître
Mieux que je te connais.

LA BARRE D’APPUI

[J’ENTENDS ENCORE LA VOIX] (ÉGOLIOS) [1]

à Nusch.

J’entends encore la voix
Ainsi viendra veiller ton oiseau familier
Sur des milliers d’yeux clos

Mon oiseau c’est la chouette
Aux entournures de déesse
La vraie tueuse des couleurs
La chouette au regard précis
Dans la terre meuble de ses plumes

J’y gagne il me la fallait attentive
Au peuple que je réunis.

LE SABLIER VIDE

Offerte au renard parti depuis longtemps
Par les rues encombrées

---

[1] Au crayon d’Éluard : « Égolios », le titre d’éditions ultérieures.

Reprenant
Ce qu'elle avait donné de plus précieux
Le sang ne tachait plus jamais sa robe
Il y eut plusieurs de ses amis pour le remarquer

Des fleurs pareilles à des souliers
Dans la montagne
Faisant corps avec les roches tendres
Ou bien dans les bois de grande chasse

Dans les buissons proposés aux lumières
Comme un os à la gueule éblouissante des chiens
Une toute petite maison cartilage
Fascinait encore quelques crocs nouveaux
Tendus vers la première proie

Au milieu de la salle d'honneur désaffectée
De grands bambins croissaient
Encouragés par leurs nourrices et leurs mamans
Des saintes obscènes
Ils ressemblaient à des dindons géants
Leurs coquilles natales à leurs pieds

Les tulipes des cafés se fanaient
Je répète qu'il était huit heures du matin
Une heure à s'en aller par les rues maintenant vides
Comme des cendriers vides[2].

---

[2] Au crayon par Paul Éluard, rétablissant le texte l'édition précédente de *La Barre d'appui :* « Comme des cendriers propres ». Repris dans les éditions ultérieures.

ET QUEL ÂGE AVEZ-VOUS ?

Parlons de la jeunesse
Perdons notre jeunesse
Rions d’elle elle rit
La tête à la renverse
Rire est plus fort que dire

Les formes fines qui nous tentent
Encore
Ces formes hypocrites
Si changeantes si mal fardées
Devant elles
Nos mains de beurre frais
Sont embarrassées
Et nos lèvres de bronze
Immortalisées par le chant
Honteuses
Balbutient des adieux
Incompréhensibles

Une scie qui se brise.

AU PRÉSENT

Sans chansons depuis longtemps
Fleurs cultivées fleurs vendues
Ô les belles vertus abstraites

On a beau se laver on ne se voit plus
Bien tranquille dormir dans un lit de cendres
À l'abri de tous les lendemains

Il n'y a plus de sortie
Plus de jour entre les maisons
À chaque fenêtre une blatte dort
Le bonheur a pris la mort pour enseigne

Les jeunes aux charmes renversants
Et les vieux aux chaînes puantes
Qu'ils se ressemblent
Les autres s'éveillent malgré eux
Leur front leur ventre sont ridés
Mais le feu les attire encore

Hors de tout sauf de la misère
Alerte ils ne veulent pas croire
À l'immobilité de leur sang.

LES MAÎTRES

Au fort des rires secoués
Dans un cuvier de plomb
Quel bien-être d'avoir
Des ailes de chien
Qui tient un oiseau vivant dans sa gueule

Allez-vous faire l'obscurité
Pour conserver cette mine sombre
Ou bien allez-vous nous céder

Il y a de la graisse au plafond
De la salive sur les vitres
La lumière est horrible

Ô nuit perle perdue
Aveugle point de chute où le chagrin s'acharne.

EN VASE CLOS

Tout il nous faut ramener tout
À ce moment de compagnie mêlée
Évidée par les murs protecteurs

Dans ce globe d'herbes tiraillées
Par des oiseaux d'orgie
Si prétentieusement inspirés des rayures
De cette fausse prison
Que fait la blonde assise
Voiles bisées à bloc
Pour réduire les nombres

Extrême marche
Ce ne sera pourtant pas pour aujourd'hui
File le plomb galère

La faible cloche des poisons
Ne parvient pas jusqu'ici
Ici l'on ferme ses yeux sur l'homme et sur la femme
Venez tailler le bois de rose de la nuit
Et lui sculpter des fleurs faciles
Toutes à l'image d'un désir

Ce que vous avez de bon de mieux de délectable
C'est juste nous voulons le cacher des étoiles.

CHASSÉ

Quelques grains de poussière de plus ou de moins
Sur des épaules vieilles
Des mèches de faiblesse sur des fronts fatigués
Ce théâtre de miel et de roses fanées
Où les mouches incalculables
Répondent aux signes noirs que leur fait la misère
Poutres désespérantes d'un pont
Jeté sur le vide
Jeté sur chaque rue et sur chaque maison
Lourdes folies errantes
Que l'on finira bien par connaître par cœur
Appétits machinaux et danses détraquées
Qui conduisent au regret de la haine

Nostalgie de la justice.

GRAND AIR

[UNE FOULE TOUTE NOIRE]

Une foule toute noire qui va à reculons
La bêche entre dans le sol mou
Comme une fille fraîche dans des draps déjà chauds
La lune noie la nuit
Force reste pourtant aux preuves de la vie.

DURER

Une rafale une seule
D'horizon à horizon
Et ainsi sur toute la terre
Pour balayer la poussière
Les myriades de feuilles mortes
Pour dépouiller tous les arbres
Pour dévaster les cultures
Pour abattre les oiseaux
Pour éparpiller les vagues
Pour détruire les fumées
Pour rompre l'équilibre
Du soleil le plus chaud
Fuyante masse faiblesse
Monde qui ne pèse rien
Monde ancien qui m'ignore

Ombre affolée
Je ne serai plus libre que dans d’autres bras.

ÊTRE

Le front comme un drapeau perdu
Je te traîne quand je suis seul
Dans des rues froides
Des chambres noires
En criant misère

Je ne veux pas les lâcher
Tes mains claires et compliquées
Nées dans le miroir clos des miennes

Tout le reste est parfait
Tout le reste est encore plus inutile
Que la vie

Creuse la terre sous ton ombre

Une nappe d’eau près des seins
Où se noyer
Comme une pierre.

JE CROYAIS LE REPOS POSSIBLE

Une ruine coquille vide
Pleure dans son tablier

Les enfants qui jouent autour d'elle
Font moins de bruit que des mouches

La ruine s'en va à tâtons
Chercher ses vaches dans un pré
J'ai vu le jour je vois cela
Sans en avoir honte

Il est minuit comme une flèche
Dans un cœur à la portée
Des folâtres lueurs nocturnes
Qui contredisent le sommeil.

ONDÉE

Belle sans la terre ferme
Sans parquet sans souliers sans draps
Je te néante.

RIDEAU

Une roulotte couverte en tuiles
Le cheval mort un enfant maître
Pensant le front bleu de haine
À deux seins s'abattant sur lui
Comme deux poings

Ce mélodrame nous arrache
La raison du cœur.

LA TÊTE CONTRE LES MURS

Ils n’étaient que quelques-uns
Sur toute la terre
Chacun se croyait seul
Ils chantaient ils avaient raison
De chanter
Mais ils chantaient comme on saccage
Comme on se tue

Nuit humide râpée
Allons-nous te supporter
Plus longtemps
N’allons-nous pas secouer
Ton évidence de cloaque
Nous n’attendrons pas un matin
Fait sur mesure
Nous voulions voir clair dans les yeux des autres
Leurs nuits d’amour épuisées
Ils ne rêvent que de mourir
Leurs belles chairs s’oublient
Pavanes en tournecœur
Abeilles prises dans leur miel
Ils ignorent la vie
Et nous en avons mal partout

Toits rouges fondez sous la langue
Canicule dans les lits pleins
Viens vider tes sacs de sang frais
Il y a encore une ombre ici

Un morceau d’imbécile là
Au vent leurs masques leurs défroques
Dans du plomb leurs pièges leurs chaînes
Et leurs gestes prudents d’aveugles
Il y a du feu sous roche
Pour qui éteint le feu

Prenez-y garde nous avons
Malgré la nuit qu’il couve
Plus de force que le ventre
De vos sœurs et de vos femmes
Et nous nous reproduirons
Sans elles mais à coups de hache
Dans vos prisons

Torrents de pierre labours d’écume
Où flottent des yeux sans rancune
Des yeux justes sans espoir
Qui vous connaissent
Et que vous auriez dû crever
Plutôt que de les ignorer

D’un hameçon plus habile que vos potences
Nous prendrons notre bien où nous voulons qu’il soit.

HORS DE LA MASSE

Une fenêtre en face
Est un trou noir
Un linge blanc s’en échappe
De perfection en perfection

De ciel en ciel
L’or têtu jette sa semence

Au son crevé des midis creux
Sur la fourchette des putains
Un bec de viande gonfle un air
D’usure et de cendres froides
La solitude des putains

Elles se cassent les vertèbres
À dormir debout et sans rêves
Devant des fenêtres ouvertes
Sur l’ombre coriace d’un linge.

À PABLO PICASSO

I

Bonne journée j’ai revu qui je n’oublie pas
Qui je n’oublierai jamais
Et des femmes fugaces dont les yeux
Me faisaient une haie d’honneur
Elles s’enveloppèrent dans leurs sourires

Bonne journée j’ai vu mes amis sans soucis
Les hommes ne pesaient pas lourd
Un qui passait
Son ombre changée en souris
Fuyait dans le ruisseau

J’ai vu le ciel très grand
Le beau regard des gens privés de tout

Plage distante où personne n'aborde

Bonne journée qui commença mélancolique
Noire sous les arbres verts
Mais qui soudain trempée d'aurore
M'entra dans le cœur par surprise.

15 mai 1936.

II

Montrez-moi cet homme de toujours si doux
Qui disait les doigts font monter la terre
L'arc-en-ciel qui se noue le serpent qui roule
Le miroir de chair où perle un enfant
Et ces mains tranquilles qui vont leur chemin
Nues obéissantes réduisant l'espace
Chargées de désirs et d'images
L'une suivant l'autre aiguilles de la même horloge

Montrez-moi le ciel chargé de nuages
Répétant le monde enfoui sous mes paupières
Montrez-moi le ciel dans une seule étoile
Je vois bien la terre sans être ébloui
Les pierres obscures les herbes fantômes
Ces grands verres d'eau ces grands blocs d'ambre des paysages
Les jeux du feu et de la cendre
Les géographies solennelles des limites humaines
Montrez-moi aussi le corsage noir
Les cheveux tirés les yeux perdus
De ces filles noires et pures qui sont d'ici de passage et d'ailleurs à mon gré
Qui sont de fières portes dans les murs de cet été

D'étranges jarres sans liquide toutes en vertus
Inutilement faites pour des rapports simples
Montrez-moi ces secrets qui unissent leurs tempes
À ces palais absents qui font monter la terre.

30 août 1936.

LE FRONT COUVERT

Le battement de l'horloge comme une arme brisée
La cheminée émue où se pâme la cime
D'un arbre dernier éclairé

L'habituel vase clos des désastres
Des mauvais rêves
Je fais corps avec eux

Des ruines de l'horloge
Sort un animal abrupt désespoir du cavalier
À l'aube doublera l'écrevisse clouée
Sur la porte de ce refuge

Un jour de plus j'étais sauvé
On ne me brisait pas les doigts
Ni le rouge ni le jaune ni le blanc ni le nègre
On me laissait même la femme
Pour distinguer entre les hommes

On m'abandonnait au-dehors
Sur un navire de délices
Vers des pays qui sont les miens
Parce que je ne les connais pas

Un jour de plus je respirais naïvement
Une mer et des cieux volatils
J'éclipsais de ma silhouette
Le soleil qui m'aurait suivi

Ici j'ai ma part de ténèbres
Chambre secrète sans serrure sans espoir
Je remonte le temps jusqu'aux pires absences
Combien de nuits soudain
Sans confiance sans un beau jour sans horizon
Quelle gerbe rognée

Un grand froid de corail
Ombre du cœur
Ternit mes yeux qui s'entr'ouvrent
Sans donner prise au matin fraternel

Je ne veux plus dormir seul
Je ne veux plus m'éveiller
Perclus de sommeil et de rêves
Sans reconnaître la lumière
Et la vie au premier instant.

BALANCES

I

On promet amour et voyages
Mille nuits de rêve mille sortilèges
Mais c'est à l'oreille des sourds
Au cœur mort des mortels.

II

Les femmes défendues
Qui font les enfants
Et la chaîne
De la joue aux champs
De la main aux branches
De l'eau à l'azur des sauterelles.

III

Une herbe pauvre
Sauvage
Apparut dans la neige
C'était la santé
Ma bouche fut émerveillée
Du goût d'air pur qu'elle avait
Elle était fanée.

IV

Être dix mille entre cent mille
Et jamais un entre dix
La foule dort dans l'ombre
À deux pas d'elle-même
Qui se mêle et se sépare.

V

Il n'y a plus de porte
Part à deux si j'entre où tu es
Si tu sors tu viens avec moi.

VI

D’un vrai port de racines
Équilibré
Sensible
Les feuilles unifiées
Partent

Un oiseau direct ailes aiguisées
Revient pierre d’instinct
À la graine du vol.

VII

Le désert au profit de la sève
Et autres lieux
Pour se croire ici.

CRINIÈRE DE FIÈVRE

Un pavillon rampant
Qui s’avoue plus haut
Que l’inondation
Au pouce foudroyant

La rive est un poisson
De jeux de pièges
Pour affamer en faveur d’Origine
Les arbres debout sur leurs talons
La naine pleine de blé
Descend la pente sur un air absolu

Va s’affaler sur l’herbe
De l’hacienda en flammes
De désastre en désastre
Elle se vêt
D’un tissu de bien-être
D’images lumineuses

Charmé souris d’alcool
Et d’alcôve hiver en couleurs vivantes
Soleil que je peux embrasser.

RENÉ MAGRITTE

Marches de l’œil
À travers les barreaux des formes
Un escalier perpétuel
Le repos qui n’existe pas
Une des marches est cachée par un nuage
Une autre par un grand couteau
Une autre par un arbre qui se déroule
Comme un tapis
Sans gestes

Toutes les marches sont cachées

On a semé les feuilles vertes
Champs immenses forêts déduites
Au coucher des rampes de plomb
Au niveau des clairières
Dans le lait léger du matin

Le sable abreuve de rayons
Les silhouettes des miroirs
Leurs épaules pâles et froides
Leurs sourires décoratifs

L'arbre est teinté de fruits invulnérables.

MA VIVANTE

Je n'ai pas encore assez pavoisé
Le vert et le bleu ont perdu la tête
Tout le paysage est éblouissant
Entre tes deux bras monde sans couleur
Ton corps prend la forme des flammes

À remuer la terre
Et son odeur de rose éteinte
Mains courageuses je travaille
Pour une nuit qui n'est pas la dernière
Mais sûrement la première sans terreurs
Sans ignorance sans fatigue

Une nuit pareille à un jour sans travail
Et sans soucis et sans dégoût
Toute une vie toute la vie
Écoute-moi bien
Tes deux mains sont aussi chaudes l'une que l'autre
Tu es comme la nature
Sans lendemain

Nous sommes réunis par-delà le passé.

OÙ LA FEMME

EST SECRÈTE L'HOMME EST INUTILE

L'indifférence violemment exclue
Tout se jouait
Autour du ventre sans raison et des paroles sans suite
D'une femme faite pour elle-même
Et plus nue que réelle

Elle avait un charme de plus
Que celle dont elle était née
Qui promettait

Recueillait tant de merveilles
Tous les mystères
Dans la lumière écarquillée
Sous son énorme chevelure
Sous ses paupières basses

À voix sourde mêlée de rires
Elle et ses lèvres racontaient
La vie
D'autres lèvres semblables aux siennes
Cherchant leur bien entre elles

Comme des graines dans le vent
La vie aussi
D'hommes qui n'y tenaient guère

De femmes aux chagrins bizarres
Qui se fardent pour s'effacer

Et nul ne comprenait sur quel fond de délices et de certitudes
La mémoire future la mémoire inconnue
Jouerait mieux que l'espoir
A jamais joué dans le commun dans l'habituel.

LE PONT BRISÉ

à René Char.

La vitre aux veines de pensée
Achève dans une rue interrompue
Sa carrière d'eau pure
La tête aux rires de pensée
Éloigne l'air étroit fredonné dans la rue
La rive aux lèvres de pensée
Baise doucement son reflet
La rive aux lèvres de pensée

La ville va et vient de sommeils en réveils
Les heures estropiées dansent la capucine
Un soleil à ramages enveloppe l'œil d'Inde
Où passent les bateaux qui ne vont nulle part
Des fous en odeur de pensée
Les accompagnent
Le front à vif et le fleuve muet.

UN SOIR COURBÉ

Le vent tirait au faisan
Un œil fermé l'autre en bonds clairs
Bulle d'orage hors chemins
Dépassait la pluie embourbée
Un grand frisson ridait d'acier
La poursuite au fil de son sang

La ville folle qui remet tous les jours ses souliers

N'ai-je pas appris à franchir
D'un climat à l'autre les mois
À la suite les années
J'ai mesuré mon impatience
Aux femmes que j'imaginais

On ne mesure pas le désordre
Pourtant
C'est par la femme que l'homme dure

La forge son vin sous la glace
Au carrefour domptait la nuit
Avide fascinée soumise
Comme aux pointes des seins la robe
Comme la proie à son amant

Ailleurs au contraire
Une vague noire qui comble le cœur

Dans des souterrains infinis
Sensible retour à tâtons

Des serpents continuent leur course
Vers le lait lisse d'un seul jour
Vers la verdure du ciel fixe
Qu'un enfant montrera du doigt

Une aile une seule aile rien qu'une aile
Inutile pénible

J'avais des rêves que les femmes
Éparpillaient de leurs caresses
Pour me reprendre dans leur ombre
Si j'ai commencé par les femmes
Je ne finirai pas par moi.

INTIMES

I

Tu glisses dans le lit
De lait glacé tes sœurs les fleurs
Et tes frères les fruits
Par le détour de leurs saisons
À l'aiguille irisée
Au flanc qui se répète
Tes mains tes yeux et tes cheveux
S'ouvrent aux croissances nouvelles
Perpétuelles

Espère espère espère
Que tu vas te sourire
Pour la première fois

Espère
Que tu vas te sourire
À jamais
Sans songer à mourir.

II

À toutes brides toi dont le fantôme
Piaffe la nuit sur un violon
Viens régner dans les bois

Les verges de l'ouragan
Cherchent leur chemin par chez toi
Tu n'es pas de celles
Dont on invente les désirs

Tes soifs sont plus contradictoires
Que des noyées

Viens boire un baiser par ici
Cède au feu qui te désespère.

III

Quel soleil dans la glace qui fait fondre un œuf
Quelle aubaine insensée le printemps tout de suite.

IV

Figure de force brûlante et farouche
Cheveux noirs où l'or coule vers le sud
Aux nuits corrompues
Or englouti étoile impure
Dans un lit jamais partagé

Aux veines des tempes
Comme aux bouts des seins
La vie se refuse
Les yeux nul ne peut les crever
Boire leur éclat ni leurs larmes
Le sang au-dessus d'eux triomphe pour lui seul

Intraitable démesurée
Inutile
Cette santé bâtit une prison.

V

Je n'ai envie que de t'aimer
Un orage emplit la vallée
Un poisson la rivière

Je t'ai faite à la taille de ma solitude
Le monde entier pour se cacher
Des jours des nuits pour se comprendre

Pour ne plus rien voir dans tes yeux
Que ce que je pense de toi
Et d'un monde à ton image

Et des jours et des nuits réglés par tes paupières.

GRAND AIR

La rive les mains tremblantes
Descendait sous la pluie
Un escalier de brumes

Tu sortais toute nue
Faux marbre palpitant
Teint de bon matin
Trésor gardé par des bêtes immenses
Qui gardaient elles du soleil sous leurs ailes
Pour toi
Des bêtes que nous connaissions sans les voir

Par-delà les murs de nos nuits
Par-delà l’horizon de nos baisers
Le rire contagieux des hyènes
Pouvait bien ronger les vieux os
Des êtres qui vivent un par un

Nous jouions au soleil à la pluie à la mer
À n’avoir qu’un regard qu’un ciel et qu’une mer
Les nôtres.

FACILE

[TU TE LÈVES]

Tu te lèves l'eau se déplie
Tu te couches l'eau s'épanouit

Tu es l'eau détournée de ses abîmes
Tu es la terre qui prend racine
Et sur laquelle tout s'établit

Tu fais des bulles de silence dans le désert des bruits
Tu chantes des hymnes nocturnes sur les cordes de l'arc-en-ciel
Tu es partout tu abolis toutes les routes

Tu sacrifies le temps
À l'éternelle jeunesse de la flamme exacte
Qui voile la nature en la reproduisant

Femme tu mets au monde un corps toujours pareil
Le tien

Tu es la ressemblance.

L’ENTENTE

I

Au centre de la ville la tête prise dans le vide d’une place
Ne sachant pas ce qui t’arrête ô toi plus forte qu’une statue
Tu donnes à la solitude un premier gage
Mais c’est pour mieux la renier

T’es-tu déjà prise par la main
As-tu déjà touché tes mains
Elles sont petites et douces
Ce sont les mains de toutes les femmes
Et les mains des hommes leur vont comme un gant

Les mains touchent aux mêmes choses

Écoute-toi parler tu parles pour les autres
Et si tu te réponds ce sont les autres qui t’entendent
Sous le soleil au haut du ciel qui te délivre de ton ombre
Tu prends la place de chacun et ta réalité est infinie

Multiple tes yeux divers et confondus
Font fleurir les miroirs
Les couvrent de rosée de givre de pollen
Les miroirs spontanés où les aubes voyagent
Où les horizons s’associent

Le creux de ton corps cueille des avalanches
Car tu bois au soleil
Tu dissous le rythme majeur
Tu le redonnes au monde
Tu enveloppes l’homme.

*

Toujours en train de rire
Mon petit feu charnel
Toujours prête à chanter
Ma double lèvre en flammes

Les chemins tendres que trace ton sang clair
Joignent les créatures
C'est de la mousse qui recouvre le désert
Sans que la nuit jamais puisse y laisser d'empreintes ni d'ornières

Belle à dormir partout à rêver rencontrée à chaque instant d'air pur
Aussi bien sur la terre que parmi les fruits des bras des jambes de la tête
Belle à désirs renouvelés tout est nouveau tout est futur
Mains qui s'étreignent ne pèsent rien
Entre des yeux qui se regardent la lumière déborde
L'écho le plus lointain rebondit entre nous

Tranquille sève nue
Nous passons à travers nos semblables
Sans nous perdre

Sur cette place absurde tu n'es pas plus seule
Qu'une feuille dans un arbre qu'un oiseau dans les airs
Qu'un trésor délivré.

II

Ou bien rire ensemble dans les rues
Chaque pas plus léger plus rapide
Nous sommes deux à ne plus compter sur la sagesse
Avoue le ciel n’est pas sérieux
Ce matin n’est qu’un jeu sur ta bouche de joie
Le soleil se prend dans sa toile

Nous conduisons l’eau pure et toute perfection
Vers l’été diluvien
Sur une mer qui a la forme et la couleur de ton corps
Ravie de ses tempêtes qui lui font robe neuve
Capricieuse et chaude
Changeante comme moi

Ô mes raisons le loir en a plus de dormir
Que moi d’en découvrir de valables à la vie
À moins d’aimer

En passe de devenir caresses
Tes rires et tes gestes règlent mon allure
Poliraient les pavés
Et je ris avec toi et je te crois toute seule

Tout le temps d’une rue qui n’en finit pas.

À LA FIN DE L'ANNÉE

DE JOUR EN JOUR PLUS BAS,
IL ENFOUIT SA CHALEUR COMME UNE GRAINE

I

Nous avançons toujours
Un fleuve plus épais qu'une grasse prairie
Nous vivons d'un seul jet
Nous sommes du bon port

Le bois qui va sur l'eau l'arbre qui file droit
Tout marché de raison bâclé conclu s'oublie
Où nous arrêterons-nous
Notre poids immobile creuse notre chemin

Au loin les fleurs fanées des vacances d'autrui
Un rien de paysage suffisant
Les prisons de la liberté s'effacent
Nous avons à jamais
Laissé derrière nous l'espoir qui se consume
Dans une ville pétrie de chair et de misère
De tyrannie

La paupière du soleil s'abaisse sur ton visage
Un rideau doux comme ta peau
Une aile salubre une végétation
Plus transparente que la lune du matin

Nos baisers et nos mains au niveau de nous-mêmes
Tout au-delà ruiné
La jeunesse en amande se dénude et rêve

L’herbe se relève en sourdine
Sur d’innocentes nappes de petite terre

Premier dernière ardoise et craie
Fer et rouille seul à seule
Enlacés au rayon debout
Qui va comme un aveu
Écorce et source redressée
L’un à l’autre dans le présent
Toute brume chassée
Deux autour de leur ardeur
Joints par des lieues et des années

Notre ombre n’éteint pas le feu
Nous nous perpétuons.

II

Au-dessous des sommets
Nos yeux ferment les fenêtres
Nous ne craignons pas la paix de l’hiver

Les quatre murs éteints par notre intimité
Quatre murs sur la terre
Le plancher le plafond
Sont des cibles faciles et rompues
À ton image alerte que j’ai dispersée
Et qui m’est toujours revenue

Un monotone abri
Un décor de partout

Mais c’est ici qu’en ce moment
Commencent et finissent nos voyages

Les meilleures folies
C’est ici que nous défendons notre vie
Que nous cherchons le monde

Un pic écervelé aux nuages fuyants au sourire éternel
Dans leurs cages les lacs au fond des trous la pluie
Le vent sa longue langue et les anneaux de la fraîcheur
La verdure et la chair des femmes au printemps
La plus belle est un baume elle incline au repos
Dans des jardins tout neufs amortis d’ombres tendres
Leur mère est une feuille
Luisante et nue comme un linge mouillé

Les plaines et les toits de neige et les tropiques luxueux
Les façons d’être du ciel changeant
Au fil des chevelures
Et toujours un seul couple uni par un seul vêtement
Par le même désir
Couché aux pieds de son reflet
Un couple illimité.

FACILE EST BIEN

Facile est beau sous tes paupières
Comme l’assemblée du plaisir
Danse et la suite

J’ai dit la fièvre

Le meilleur argument du feu
Que tu sois pâle et lumineuse

Mille attitudes profitables
Mille étreintes défaites
Répétées vont s'effaçant
Tu t'obscurcis tu te dévoiles
Un masque tu l'apprivoises
Il te ressemble vivement
Et tu n'en parais que mieux nue

Nue dans l'ombre et nue éblouie
Comme un ciel frissonnant d'éclairs
Tu te livres à toi-même
Pour te livrer aux autres.

[NOUS AVONS FAIT LA NUIT]

Nous avons fait la nuit je tiens ta main je veille
Je te soutiens de toutes mes forces
Je grave sur un roc l'étoile de tes forces
Sillons profonds où la bonté de ton corps germera
Je me répète ta voix cachée ta voix publique
Je ris encore de l'orgueilleuse
Que tu traites comme une mendiante
Des fous que tu respectes des simples où tu te baignes
Et dans ma tête qui se met doucement d'accord avec la tienne avec la nuit
Je m'émerveille de l'inconnue que tu deviens
Une inconnue semblable à toi semblable à tout ce que j'aime
Qui est toujours nouveau.

LINGÈRES LÉGÈRES

(1945)

SAINT-ALBAN

L'eau dans les prés de la montagne
Continue à nos pieds de chanter mollement
Il fait frais le soir tombe et nous réunissons
Nos yeux sur le chemin que nous savons par cœur

Nos jeunes amis nous attendent
Il fait bon vivre à la campagne
Nos feuilles vont regagner l'arbre
Notre herbe retrouver la nuit de sa croissance

Ce soir il y aura des rires quelques larmes
S'y mêleront l'amour baptisera la nuit
De noms nouveaux à la couleur de nos corps nus
Rose mettra son bonnet rouge

Blanche perdra son bonnet noir.

UN CORPS

De ce côté c'est l'été
La musique à la volière
La langue au palais d'oiseaux
La rivière à la sorcière
Dont le flot brûle entre mes mains

Est-elle brune
À la chair dure
Marquée de bleu
Très dure dorée de force
Une tulipe le soir
Des caresses de raisin

Est-elle blanche
Tendre rousse et orangée
Que la chaleur affaiblit
Herbe claire perle inerte
Toute une plage timide
Tombée d'un ciel de coton

Nul jeu ne nous divertit
Nos armes ont peu d'espace
C'est un bel été sans voiles
Le lourd devoir de l'été.

AUBE

Le soleil qui court sur le monde
J'en suis certain comme de toi
Le soleil met la terre au monde

Un sourire au-dessus des nuits
Sur le visage dépouillé
D'une dormeuse rêvant d'aube

Le grand mystère du plaisir
Cet étrange tournoi de brumes
Qui nous enlève ciel et terre

Mais qui nous laisse l'un à l'autre
Faits l'un pour l'autre à tout jamais
Ô toi que j'arrache à l'oubli

Ô toi que j'ai voulue heureuse.

UN SEUL CORPS

La chaleur a dénoué
La forêt nue
Il n'y a plus de forêt
Plus de voyages sur l'eau
Plus d'ombre légère aux reins
Le ciel nous est un fardeau

Notre corps est une proie
Vêtue de larmes mûries
Les doigts sont des clous sanglants
Les seins tournent sur eux-mêmes
La bouche n'a que des sœurs

Il n'y a plus de fenêtre à ouvrir
Il n'y a plus de paysage
D'air pur ni d'air impur
Nos yeux reviennent à leur source
Sous la chair nue de leur beauté natale.

LE BAISER

Toute tiède encore du linge annulé
Tu fermes les yeux et tu bouges
Comme bouge un chant qui naît
Vaguement mais de partout

Odorante et savoureuse
Tu dépasses sans te perdre
Les frontières de ton corps

Tu as enjambé le temps
Te voici femme nouvelle
Révélée à l’infini.

POUR L’EXEMPLE

N’est-ce pas depuis toujours
Que les jours sont sans amour
Chaque aurore impardonnable
Chaque caresse vilaine
Et chaque rire une injure

Je m’entends et tu m’entends
Hurler comme un chien perdu
Contre notre solitude

Notre amour a plus besoin
D'amour que l'herbe de pluie

Il faut qu'il soit un miroir.

ANNEAU DE PAIX

J'ai passé les portes du froid
Les portes de mon amertume
Pour venir embrasser tes lèvres

Ville réduite à notre chambre
Où l'absurde marée du mal
Laisse une écume rassurante

Anneau de paix je n'ai que toi
Tu me réapprends ce que c'est
Qu'un être humain quand je renonce

À savoir si j'ai des semblables.

LE PAYSAGE NU

Le paysage nu
Où je vivrai longtemps
A de tendres prairies
Où ta chaleur repose

Des sources où tes seins
Font miroiter le jour
Des chemins où ta bouche
Rit à une autre bouche

Des bois où les oiseaux
Entr'ouvrent tes paupières
Sous un ciel réfléchi
Par ton front sans nuages

Mon unique univers
Ma légère accordée
Au rythme de nature
Ta chair nue durera.

LE BIEN

Tu n’as jamais la même allure
Le plaisir est toujours nouveau
Le bien ne se pose jamais
N’a pas de nid n’a que des ailes

Claire ou sombre au ciel de mes songes
Tu ne sais rien de l’avenir
Tu l’incarnes il est présent
En toi qui ne finira pas.

UN RÊVE OÙ TOUT EST INVENTÉ.

à Luc Decaunes.

Dans la brume des statues se dessinent
Molles et dorées molles et charnelles
Elles prennent l'air
Étoiles fondues d'humaines étoiles
Dans le linge simple et blanc du matin

Des statues douces comme des fruits blets
Ayant conservé leur forme sacrée
Leur écœurement leur fièvre cachée
Leur souffle torride
Au mépris d'un arbre éteint par l'hiver

Boire est en l'honneur
D'un jour envahi dès la première heure
Velours des statues mouillé de vin doux
Les faveurs nouées des bras et des cous
Sont à la santé d'une aile immobile

Corps délibéré rêves satisfaits
Immense repos vaste nudité
D'une chair hostile à la chair des bêtes
Sans frissons sans rien que l'angle majeur
Du règne établi

Ce qu'il faut voir à travers ce dédale
Du temps non vécu
C'est l'œil de l'herbe et quelques doigts de terre
Pour justifier le plomb de l'azur vert
Le pur fardeau d'un geste vers les astres.

LÉDA

(1949)

LÉDA DANS SON PREMIER SOMMEIL

Je dormais couchée sur le ventre
J’avais conscience de mon ventre

Le ciel pesant coulait en moi
Par mille graines de blé vif

Par mille oiseaux exténués
Et qui se cachent pour mourir.

*

Le bruit l’odeur le feu venaient fermer leurs ailes
Dans ma gorge écrasée dans le puits de mes mains

Le feu le froid l’azur rassemblaient mes épaules
La verdure tremblait dans mon sang prisonnier

J’étouffais de soleil j’étais noyée d’air pur
L’abus du cœur et de la chair m’anéantit.

*

Bientôt je limitai le ciel je me fermai
Profonde je souffris de la boue et des pierres

Tout encombrée de mes racines infinies
Je retrouvai le dur labeur de mon passé

Ma cécité mon ignorance de l'espace
L'inavouable progrès des murs multipliés.

*

Mes beaux yeux séparés du monde
Où sont les morts suis-je vivante

Je voudrais répéter le monde
Et non plus être ombre d'une ombre

Mes beaux yeux rendez-moi visible
Je ne veux pas finir en moi.

UNE IMAGE REVIENT À QUI L'A MISE AU MONDE

Elle rêve et de qui rêve-t-elle de moi
Dans les draps de ses yeux qui rêve sinon moi

Dans ses yeux la durée s'accroche à l'être humain
Mon règne dans ses yeux s'accorde à tous les règnes

Le monde est sur la table des métamorphoses.

*

Elle ne rêve pas d'un homme mais de moi
Qui suis mon être et vertu animal et principe

Tout entier en plein ciel et tout entier sur terre
Mais qu'elle se dénude autour de mon désir

Et ma foudre devient humidité féconde.

*

Les corps terrestres sont des règles de sagesse
Ils ont conquis le droit d'aimer et d'être aimé

Seul l’éclat d’un soleil peut en éteindre un autre
Et je n’ai de visage que pour ceux que j’aime

Je bats des ailes je m’affole je m’épuise
Mon plumage vieillit je blanchis comme un os

Le vide m’obscurcit je retourne à mon œuf
Vainqueur réduit à rien abeille sans son miel

Mais un filet de sang survit à la victoire.

LÉDA PLUS VIVE POSSÉDÉE QUE LA NATURE

Mon corps s’éveille je suis jeune et belle
Et je murmure un air de mon enfance

Sur un lit doux mon corps comme un aimant
Dessine un ciel d’étoiles vues en songe

Tous m’ont perdue je ne suis à personne
Pourtant je suis comme un miroir tournant
J’offre mon rire aux conquêtes faciles

Mes seins ont l’âge d’être caressés
Comme une cloche par l’orage atroce
Comme un pain rare par qui n’a plus faim

Je puis borner la puissance des dieux
Et mettre à bas leur imagination

Être mortelle en me reproduisant
Être éternelle en détruisant le temps

Je rougirai quand le froid me prendra
Et je serai de neige dans les flammes.

*

Lèvre à lèvre la nuit l'aurore
Haut sur ma cuisse un baiser chante
Mes éléments me font vivante
Mon corps n'est pas une prison

Au fond du gouffre je rayonne
Au fond du verger je suis mûre
Au fond de la mer je suis nue
Nue comme nulle et toute en rien

Lèvre à lèvre la nuit l'aurore
Je dis ce que je suis mon sexe
Comme un sourire après les larmes
Soleil humain entre deux ombres

Comme une rose de faiblesse
Dans le flot noir de tout mon sang
Pôle inutile honneur sauvé
Honneur est le fils du plaisir

Passée au feu la fleur fragile
Ne change pas plus que ma bouche
Elle est l'objet des heures creuses
La cruche pleine du désir

Je peins en or le sacrifice
J'orne la honte d'impudeur
Je suis le vitrail où la cendre
Fait bégayer ligne et couleur.

*

Le ciel remue je n’ai pas peur je rêve
Le ciel remue et le lac de mon corps
Reflète un cygne de nuages calmes
Il est massif ses plumes sont mouillées

Je sens son bec son bec est d’un rapace
Il a ma bouche et moi j’ai sa droiture
Pour mieux jouir au paradis terrestre
Partout jour clair nuit étonnante foudre

Ô bonne chair amenuisée entière
Mangée chérie j’ai le sens de la vie
Parlez parlez j’ai le sens du silence
J’étais rouillée mais je reviens à neuf

Le ciel pervers est neuf pour la chair tendre
Une auréole enrobe mes prunelles
Bête sauvage j’ai réduit ton ciel
À mon désir nous sommes confondus

J’enfante un couple double et je suis seule.

CE QUE N’EN PENSA PAS LÉDA

Je suis une femme ingrate
Non pas phosphorescente de reconnaissance
Mais oublieuse et versatile
Une femme de bon sens

Je souffle en l’air les bulles de ma vigne
Elles reviennent en moi pour éclater
Diaprées de lune et de soleil
Elles me contentent

Je suis la vie et il n’y a rien d’autre
Mes grands-pères mon père et mes fils me possèdent
Le rire de ma mère aboutit à mes filles
Elles ordonnent mes caresses

Ce cygne je l’enchante et je lui tords le cou
Je suis bien plus forte que lui
Il n’est qu’un de mes animaux
Qu’un épi de ma gerbe

Mes yeux ma langue et l’odeur de ma peau
Lèvent d’autres oiseaux à tous les horizons
Il ne m’a pas baisée sur le front l’innocent
Nul ne me baise sur le front

Mais oui ma rose blanche tu ne fus qu’un moyen
Mes cuisses te cernèrent mon ventre t’absorba

Pauvre petit cygne gelé
Tes ailes n’étaient pas d’un dieu

J’ai moi des ailes tout en feu.

NOTICE

Léda, fille de Thestius, et femme de Tyndare. Jupiter, ayant trouvé cette princesse sur les bords de l'Eurotas, fit changer Vénus en aigle, et, prenant la figure d'un cygne poursuivi par cet aigle, alla se jeter entre les bras de Léda, laquelle, au bout de neuf mois, accoucha de deux œufs. De l'un sortit Pollux et Hélène et de l'autre Castor et Clytemnestre. Les deux premiers furent regardés comme les enfants de Jupiter, et les deux autres comme ceux de Tyndare.

Apollodore a suivi une autre tradition. Jupiter, selon lui, amoureux de Némésis, se métamorphosa en cygne, et changea sa maîtresse en canard. Ce fut elle qui donna à Léda l'œuf qu'elle avait conçu, et qui fut la véritable mère des frères jumeaux.

Quelques auteurs n'assignent d'autre fondement à cette fable que la beauté d'Hélène, et surtout la longueur et la blancheur de son cou semblable à celui des cygnes. D'autres prétendent que cette princesse ayant eu quelque galanterie sur les bords de l'Eurotas, où étaient peut-être beaucoup de cygnes, on publia, pour sauver son honneur, que Jupiter lui-même, amoureux d'elle, s'était changé en cygne, et l'avait trompée sous cette forme. Enfin, il en est qui prétendent que Léda introduisit son amant dans le lieu le plus élevé de son palais. Ces lieux étaient, pour l'ordinaire, de figure ovale, et les Lacédémoniens les appelaient ovum, *ce qui donna lieu à la fiction de l'œuf.*

(Dictionnaire de la fable.)

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en février 2023.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isabelle, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Éluard, Paul, *La Vie immédiate, suivi de La Rose publique et de Les Yeux fertiles*, Paris, Gallimard, 1967 ainsi que : Paris, P. Seghers, 1945 pour *Lingères légères* et : *Poèmes de Paul Éluard*, Lausanne, H.-L. Mermod, 1949 pour *Léda* et aussi : *Œuvres complètes I et II*, Paris, Gallimard *(nrf)*, 1968. La photo de première page, *Au fil de la rivière*, a été prise par Anne van de Perre.

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.